
La Belle et la Bête

La Grande Oreille 86

Dossier complémentaire

- Le Château de Félicité
- Trandafir
- Firosette
- La Femme du loup gris
- L'Homme marmite



Le Château de Félicité



*LA BÊTE : maître de la forêt, il est lièvre le jour, prince la nuit.
LA TRANSGRESSION : l'héroïne brûle les peaux de lièvre de son époux.
L'ÉPREUVE : l'héroïne doit retrouver son mari avant un an et un jour.
L'AIDE : elle reçoit l'aide d'une vieille femme et des quatre vents.*

Il était une fois, un vieux qui vivait au bord d'une forêt avec ses trois filles.
Le vieux, un bon matin, part et gagne dans la forêt, pour casser une brassée de petites branches avec lesquelles ses filles cuiraient le déjeuner. Une fois sa brassée de branches cassée et ramassée, qu'est-ce qui vient vers lui ? Un petit lièvre.

— Grand-père, dit le lièvre, pour avoir cassé cette brassée de petites branches, il faut me donner la plus jeune de tes filles. Autrement, c'est ta mort.

Voyant ça, le bonhomme dit :

**— Je vais te laisser ma brassée de branches.
— Non, tu ne peux pas le faire. Moi, je suis le plus beau des princes, métamorphosé pour tous les jours de ma vie. Quand même tu me laisserais ta brassée de branches, ta vie est finie si tu ne veux pas me donner la plus jeune de tes filles ; je te métamorphoserai pour le reste de ta vie.**

Le vieux répond :

— Je vais aller trouver ma fille, et si elle consent, je te l'amènerai. Si elle ne consent pas, je reviendrai pour mourir.

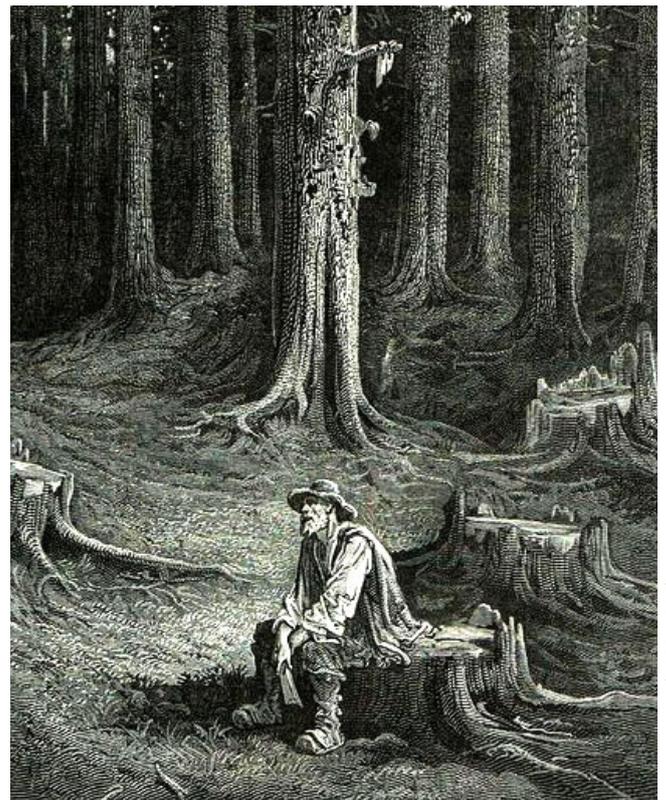
Rendu à la maison, il dit à sa cadette :

— Ma fille, un de nous, toi ou moi, doit sacrifier aujourd'hui sa vie à cause de la malheureuse brassée de petites branches que je viens de casser dans la forêt. Le maître de la forêt est un prince métamorphosé sous la forme d'un petit lièvre. Si tu consentais à devenir sa femme, dans un an et un jour il redeviendrait prince.

La fille répond :

— Ah ! s'il n'y a que ça à faire, je vais y aller, poupa.

Le père s'en va donc mener sa fille à l'endroit où il avait cassé la brassée de petites branches. Qu'est-ce qui arrive à lui ?



Gustave Doré (1832-1883)



Le petit lièvre, qui dit :

— Tu vas me suivre, toi qui es la meilleure des filles. Je t'emmène dans mon château, où tu seras la plus belle de toutes les princesses.

Partis, ils se rendent ensemble au château, dans la forêt. Au château, le soir venu, le petit lièvre se change en un beau prince, et dit :

— Ma belle, ça durera pendant un an et un jour ; car, j'ai trois cent soixante-six peaux de lièvre, que j'aurai à mettre, une chaque jour. Une fois toutes ces peaux repassées, je redeviendrai le plus beau prince de la terre.

— S'il n'y a que ça à faire, répond la jeune fille, tâche de tenir bon, et je t'aiderai.

Après une quinzaine de jours, la jeune fille commence à s'ennuyer. Une idée lui venant, elle se dit « si je prenais toutes ces peaux de lièvre et les faisais

brûler à petit feu dans la cheminée, ça lui prendrait bien moins de temps à redevenir prince. Ça serait bien plus amusant de rester au château, plutôt que de passer les journées dans la forêt. » Dans la cheminée elle allume le feu, prend les peaux de lièvre et les fait brûler à petit feu. Quand la dernière peau achève de brûler, le petit lièvre entre.

— Ah, dit-il, ma femme ! Qu'est-ce que tu fais là ? Cette fois tu me perds, jusqu'à la fin de ta vie ; car, je suis le fils du roi, dans un pays bien éloigné d'ici. Je dois partir et retourner chez mon père. Si tu n'es pas capable de me retrouver avant un an et un jour, tu ne seras plus ma femme.

Partant, il lui donne son mouchoir, où se trouve son portrait et où son nom est écrit aux quatre coins. Le voilà qui part, pendant que sa femme guette, pour voir vers où il s'en va.



Quelques jours après, elle aussi prend le chemin, et elle marche, marche bien longtemps, à la recherche de celui qu'elle a perdu. Un jour, elle arrive à une petite habitation, au milieu d'un bois ; cogne à la porte. Une grosse voix répond :

— Entrez !

Elle entre :

— Bonjour, grand-mère !

— Bonjour, princesse !

La vieille femme ajoute :

— Que cherchez-vous ?

— Grand-mère, je suis à la recherche d'un prince qui était, le jour, sous la forme d'un lièvre. Après l'avoir trahi en faisant brûler ses peaux de lièvre au feu de la cheminée, je l'ai perdu ; il m'a quittée en disant : « Si tu ne m'as pas retrouvé dans un an et un jour, tu ne seras plus ma femme. »

La vieille femme demande :

— **Savez-vous quel est son pays ?**

La princesse répond :

— **Tout ce qu'il m'a dit, avant de partir, c'est qu'il restait au château de Félicité, suspendu par quatre chaînes d'or, sur la montagne Vitrée.**

La vieille dit :

— **Vous n'avez qu'à attendre ici jusqu'à ce soir. Mes garçons sont les quatre Vents : le Vent du sud, le Vent d'est, le Vent du nord et le Vent d'ouest. Chaque jour, ils vont bien loin, dans leur course. S'ils ont vu le château de Félicité sur la montagne Vitrée, ils pourront vous y conduire.**

Sur le soir, voilà le Vent-du-sud qui arrive à toute vitesse. La mère lui crie :

— **Toi, n'arrive pas si vite, ce soir.**

La cabane en craque. En entrant, le Vent-du-sud dit :

— **De la viande fraîche, j'en veux à manger, ce soir !**
 — **Comment, mon ver de terre ! dit sa mère, manger de la viande fraîche ? Qu'est-ce que tu veux dire ?**
 — **Oui, la princesse que vous logez, je vais la manger**
 — **Touches-y, pour voir, à la princesse !**

Une fois qu'il est calmé, sa mère lui demande :

— **Es-tu allé loin, aujourd'hui ?**
 — **Ah ! répond-il, je suis allé bien loin, bien plus loin qu'hier.**
 — **Si tu es allé si loin, as-tu vu le château de Félicité, suspendu par quatre chaînes d'or, sur la montagne Vitrée ?**
 — **Non, je ne l'ai pas vu. Mais le Vent-d'est, qui est allé bien plus loin que moi, l'a peut-être vu, lui.**

Le Vent-d'est arrive avec une telle vitesse qu'il jette quasiment la cabane à terre. Sortant avec sa canne, la vieille crie :

— **Toi, n'arrive pas si vite, ce soir. Je ne veux pas que tu brises la cabane et nous obliges à coucher dehors.**

Il répond :

— **Ah, ah, grand-mère ! vous avez de la visite, ce soir ? Je vais toujours bien la manger, pour mon souper.**
 — **Touches-y, pour voir, toi !**

Quand il s'est un peu calmé, elle lui demande :

— **As-tu été bien loin, aujourd'hui ?**
 — **Oui, j'ai été bien loin.**
 — **Si tu es allé si loin, as-tu vu le château de Félicité, sur la montagne Vitrée ?**
 — **Non, je n'ai pas vu le château de Félicité, sur la montagne Vitrée.**



Au bout d'un petit moment, voilà le Vent-du-nord qui souffle, ventant avec une force épouvantable et gelant tout. Sortant à la porte, la vieille dit :

— **Si tu ne peux pas arriver plus doucement que ça, tu vas voir que je vais te tranquilliser, moi !**

Quand il s'est apaisé, elle demande :

— **Es-tu allé loin, aujourd'hui ?**

— **Oui, mouman, j'ai été bien loin.**

— **As-tu vu le château de Félicité, sur la montagne Vitrée ?**

— **Ah, par exemple ! je ne suis pas encore allé assez loin pour voir ça. Le Vent-d'ouest, lui, m'a l'air d'être allé bien plus loin que vous autres. Il n'est pas encore arrivé. Peut-être a-t-il vu le château de Félicité ?**

À peu près une demi-heure plus tard, voilà un petit vent chaud qui souffle, le Vent-d'ouest.

— **Tiens ! dit la mère, en sortant, il a vu quelque chose, lui ; il arrive tranquillement et tout joyeux. Vent-d'ouest, qu'as-tu vu, aujourd'hui ?**

— **Mouman, j'ai vu une chose que je n'avais jamais encore vue.**

— **Qu'est-ce que c'est donc ?**

— **J'ai vu un château suspendu par quatre chaînes d'or, le château de Félicité, sur la montagne Vitrée.**

Sa mère demande :

— **La montagne Vitrée, est-elle bien haute ?**

— **Ah ! si c'est haut ? Je pense bien que c'est haut ! C'est une montagne toute en verre et coupée à pic tout autour.**

— **Demain, dit la vieille femme, tu vas avoir à y conduire cette jeune créature.**

Le Vent-d'ouest répond :

— **Mouman, si je dois y mener cette créature, demain, je dois, ce soir, manger de la bouillie au sucre.**

La bonne femme installe le chaudron, prépare une chaudronnée de bouillie, et fait manger le Vent-d'ouest comme il faut. Quand il a bien mangé, elle dit :

— **À cette heure, mes garçons, allez vous coucher, et, demain matin, toi, le Vent-d'ouest, tu iras mener cette créature à la montagne Vitrée.**



Le lendemain matin, avant le départ, la vieille donne à la princesse un petit rouet, une paire de ciseaux et une quenouille, en disant :

— **Tiens ! ça te servira.**

Comme il y a déjà un an moins deux jours que le prince métamorphosé en lièvre est parti, il faut se dépêcher. Le Vent-d'ouest part donc, et en un rien de temps il arrive avec la princesse près de la montagne Vitrée. Comme le château de Félicité était bien haut, il prend de la hauteur et arrive sur la montagne, où il laisse la voyageuse.

Arrivée au château, celle-ci demande la place de cuisinière. Les noces du prince qui se remarie ayant lieu dans deux jours, on a bien besoin de cuisinières. Le roi dit :

— **Sais-tu faire rôtir la viande ?**

— **Certainement, monsieur le roi.**

Le jour de la noce, la nouvelle cuisinière prend le mouchoir brodé que lui avait donné le prince sous la forme d'un lièvre, et elle s'en sert, à la cuisine. Apercevant le mouchoir, le prince reste tout surpris.

Quand vient le soir, le roi dit à sa nouvelle femme, avant de se coucher :

— Il faut que j'aie à parler à la servante.

Comme de raison, il se doute bien que sa première femme est venue le rejoindre avant la fin de l'an et un jour. Mais il ne peut pas voir ni parler à la servante. À la cuisine, le lendemain, la servante du roi prend son petit rouet et se met à filer toutes sortes de cotonnades ; et quand elle les dévide, ça devient la plus belle soie qu'il y ait au monde. Voyant ces choses, la nouvelle femme du roi veut les avoir. Mais la servante répond :

— Si vous voulez avoir mon rouet, ma quenouille et mes ciseaux, il faut que vous me laissiez prendre votre place, ce soir, auprès du prince.

— Puisqu'il le faut, répond la princesse, j'y consens.



Jean-François Millet (1814-1875)

La nuit venue, la première femme du prince vient le trouver et se met à lui raconter l'histoire du prince métamorphosé en lièvre, dans la forêt, de son départ précipité et de sa promesse « que si sa princesse le retrouvait avant un an et un jour, elle serait encore sa femme ».

— Comme tu le vois, il y a eu un an et un jour hier que tu es parti, et tu t'es marié malgré que je sois revenue. As-tu raconté ta promesse à ton père, le vieux roi ?

— Non, j'avais tout oublié.

— Il faut que tu lui en parles, pour que je sache si je suis encore ta femme, oui ou non.

Le jeune prince, le lendemain matin, va tout raconter à son père, qui répond :

— Mon garçon, si c'est elle qui t'a délivré quand tu étais dans la forêt, métamorphosé en lièvre, et si tu lui as promis qu'au bout d'un an et un jour elle resterait ta femme si elle pouvait te retrouver, c'est décidé, c'est à toi d'y passer. Quant à l'autre, tu ferais mieux de la ramener à son père au plus vite, avant qu'elle s'accoutume à ta maison.

C'est ce qui est arrivé au cours de la journée.

Le prince, depuis ce jour, est toujours resté au château de Félicité, sur la montagne Vitree, avec celle qui l'avait délivré de ses peaux de lièvre, dans la forêt. Vieux comme il est, son père le roi est bien content de tout leur donner, son château et sa couronne.

D'après une version orale recueillie à Sainte-Anne, Kamouraska (Québec), en août 1915.

Trandafir

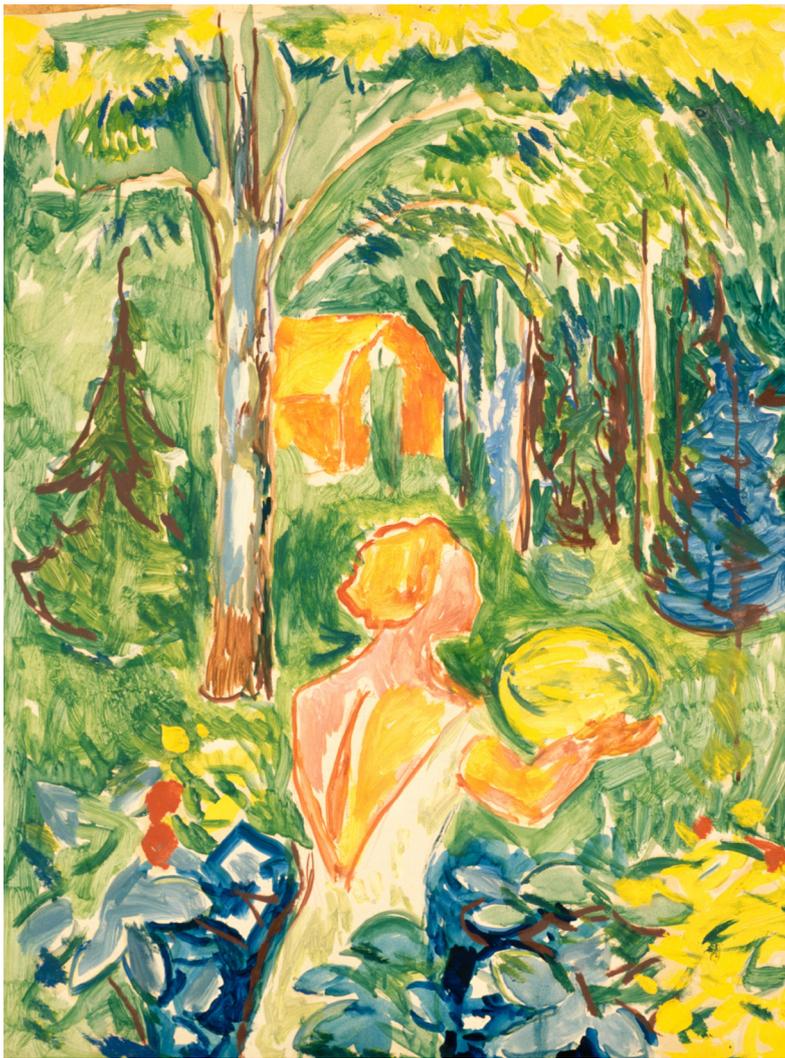


LA BÊTE : son nom est Trandafir qui signifie Rose, il est citrouille le jour et homme la nuit.

LE DÉCLENCHEUR : sur les conseils de sa mère, la jeune épouse fait cuire la citrouille.

Le mari la condamne à ne pouvoir accoucher tant qu'il ne l'aura pas serrée dans ses bras avec amour.

L'AIDE : elle reçoit l'aide de la mère Mercredi, de la mère Vendredi et de la mère Dimanche.



Edvard Munch - Woman with Pumpkin, 1942

Dans ces temps anciens où les hommes se tenaient avec les autres créatures, dans un lien plus étroit qu'aujourd'hui, il se trouva qu'une fois un père avait un fils qui dans la journée était une citrouille, mais dans la nuit un homme d'une si extraordinaire beauté qu'on n'en pouvait trouver de pareil, et qui se nommait à cause de cela Trandafir, en allemand Rose.

Voyant ça, le bonhomme dit :

— **Comment peux-tu penser, mon fils, toi qui es un homme la nuit seulement, mais le jour une informe citrouille, que notre empereur va te donner sa propre fille pour épouse ?**
— **Chers parents, répliqua là-dessus le fils, cela c'est mon affaire ; allez donc, je vous en prie, et demandez la princesse.**

Sur la prière de leur fils unique bien-aimé, les parents allèrent alors au palais impérial, où ils exposèrent leur vœu à l'empereur. Quelle ne fut pas leur surprise quand ils entendirent que l'empereur, sans façon, y consentait et ne demandait rien d'autre que de voir auparavant son futur gendre. Comblés de joie, les bons parents s'en retournèrent à la maison, et leur fils

ayant justement, comme c'était le jour, sa forme de citrouille, ils le chargèrent sur une voiture pour l'emporter à la cour de l'empereur.

Le père, désespéré, plissait le front, et la mère, assise auprès de son fils, ne disait rien, mais ils étaient tous deux dans l'embarras le plus pénible, se demandant comment ils allaient se présenter à l'empereur et à la princesse avec une citrouille. Le père redoutait que l'empereur ne pensât qu'ils voulaient se jouer de lui et ne leur fit à cause de cela trancher la tête ; mais la citrouille cependant, remarquant l'embarras de ses parents, leur dit :

— **Chers parents, ne vous tourmentez pas plus longtemps pour votre fils informe ! Regardez, voilà le soleil qui se couche, et je vais assurément me métamorphoser à la satisfaction de l'empereur et de la belle princesse !**

Quand ils arrivèrent au château impérial, il faisait nuit noire, et Trandafiru s'était métamorphosé en un si beau jeune homme que l'empereur ni la princesse n'eurent rien à objecter contre lui. Et sur-le-champ fut donné ordre à toute la cour de se réunir à l'occasion d'une éclatante fête et d'assister au mariage de la fille de l'empereur. La princesse, en effet, devint la femme de Trandafiru, et son beau mari lui donna tant de satisfaction que peu de temps après elle ne faisait déjà plus attention à la forme de citrouille dans laquelle il devait passer ses jours.

Mais lorsque la mère de la princesse, une fois, vint dans la maison de son gendre pour voir sa fille et lui demanda comment allaient les choses avec son mari, celle-ci lui répondit :

— Oh, fort bien, seulement il ne me plaît guère qu'il soit une informe citrouille dans la journée et un homme seulement la nuit. Il faut dire, ajouta-t-elle, que c'est un homme si merveilleusement beau que pas même une rose ne saurait lui être comparée.

L'impératrice étant une femme orgueilleuse, ces dernières paroles ne purent la consoler de la pensée qu'elle avait pour gendre une citrouille, et aussi elle persuada la princesse de supprimer son mari.

— Fais bien chauffer le four, lui dit-elle, et si quelqu'un te demande pourquoi tu fais cela, dis simplement : pour cuire le pain. Ensuite, quand le four sera bien rouge, prends la citrouille, mets-la dedans, et ferme bien..

La princesse qui, à la vérité, eût préféré aussi un homme complet, suivit, une fois que la méchante femme fut repartie, le conseil qu'elle lui avait donné. Elle fit chauffer le four jusqu'à ce qu'il devînt rouge, et quand sa belle-mère lui demanda pourquoi elle faisait chauffer le four à tel point, elle répondit :

— Pour cuire le pain.

Lorsqu'elle pensa que le four était assez chaud, elle prit vite la citrouille, la poussa dedans et voulut refermer derrière elle. Mais avant qu'elle eût pu le faire, elle entendit sortir de la citrouille la voix de son mari, qui disait :

— Femme perfide, je te maudis, et tu ne pourras enfanter tant que je ne t'aurais pas de nouveau, avec amour, serrée dans mes bras.

La voix se tut, et dans le four, qui peu à peu refroidissait, il n'y eut plus rien à voir, ni citrouille ni cendre. L'âme de Trandafiru avait quitté la citrouille, et de bons esprits l'enlevèrent dans un lointain empire où le souverain venait de mourir, et où Trandafiru alors fut proclamé empereur par le peuple. Sa malheureuse épouse, elle, se trouva enceinte et eut de telles douleurs qu'elle dut se mettre autour du ventre un cercle de fer. Ces violentes souffrances, les lamentations de la belle-mère sur son fils disparu, sa solitude et la conscience de sa propre faute, ne laissèrent pas de répit à la fille de l'empereur, et à la fin, au désespoir, elle quitta la maison pour chercher son mari.



Après de nombreuses tribulations et de longs mois d'errance, elle parvint enfin chez la sainte mère Mercredi. Quand elle fut à sa porte, la mère Mercredi lui cria :

— Qui es-tu, étrangère, fille de la terre, es-tu bonne ou mauvaise ? Si tu es bonne, entre donc, mais si tu es mauvaise, garde-toi



Luigi Bazzani (1836 - 1927) - Oven in Pompeii

d'avancer, car si je lâche le Leike-Boldeike¹, il te mettra en pièces !

La fille de l'empereur répondit à cela :

— Ô sainte mère Mercredi, je suis une malheureuse et je n'ai pas peur. Dites-moi, bonne mère, si vous n'avez pas vu mon mari, le noble Trandafiru.

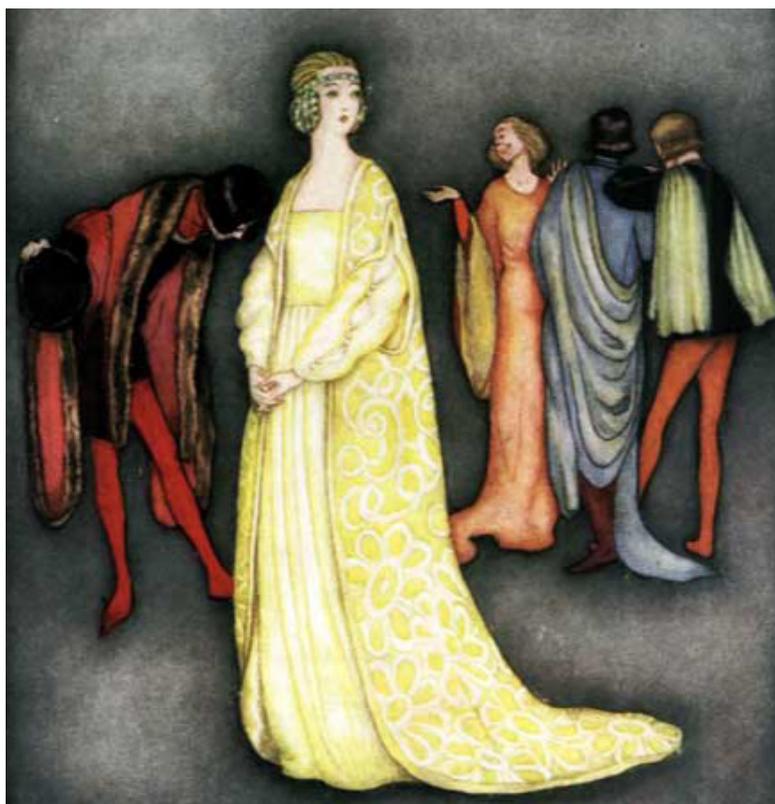
— Ma chère enfant, répondit celle-ci, je n'ai pas vu ton mari Trandafiru, et aussi ne puis-je rien te dire de lui ; mais peut-être la mère Vendredi saura-t-elle te renseigner. Va donc la voir ! Mais afin que tu n'aies pas été chez moi vainement, prends cette quenouille d'or que voici ; tu ne fileras plus là-dessus que de l'or, cela pourra peut-être une fois te servir.

Lorsque la princesse fut congédiée ainsi par l'aimable vieille, elle continua sa route et parvint, après avoir encore longtemps erré, chez la sainte mère Vendredi. Elle demanda aussi à cette dernière si elle n'avait pas vu son mari, le noble Trandafiru. La mère Vendredi, pareillement, ne put rien lui en dire et fut d'avis que la sainte mère Dimanche pourrait le savoir mieux. La mère Vendredi, elle aussi, gratifia richement l'égarée, en lui donnant un dévidoir en or auquel, quand on le tournait, ne s'enroulaient que des fils d'or.

Parvenue chez la mère Dimanche, l'étrangère s'enquit à nouveau de son mari, et il lui fut répondu qu'elle n'était plus loin de lui, et même se trouvait déjà dans son empire. Après s'être fait conter en détail l'histoire de la malheureuse fille de l'empereur, la sainte mère lui dit :

— Si tu veux reconquérir ton mari, tu dois faire comme je te dis. Arrange-toi pour arriver justement le soir à la fontaine qui, devant le château de l'empereur, déverse dans les vasques de marbre, par des tuyaux d'or, son eau de cristal. C'est là que les servantes de l'impératrice, le soir, viendront chercher de l'eau. Quand tu les verras venir, prends la quenouille que la mère Mercredi t'a offerte, et file de l'or là-dessus. Quand l'impératrice apprendra par ses servantes quel merveilleux instrument tu possèdes, elle voudra l'avoir pour elle et t'en fera demander le prix. Donne alors pour réponse, que tu ne le vends pas, mais qu'elle peut l'avoir en cadeau si elle te permet de passer une nuit dans la chambre à coucher de l'empereur, son époux. Si tu réussis à le faire, tu seras heureuse ; sinon, essaie de nouveau le lendemain avec le dévidoir en or, et enfin, en cas de besoin, une troisième fois avec cette poule couveuse d'or et ses cinq poussins, tous les six pondant des œufs d'or.

C'est ainsi que la sainte mère Dimanche congédia la fille de l'empereur qui alors, d'humeur joyeuse, courut à la ville où résidait l'empereur, et là, fatiguée, s'assit par terre près de la fontaine de marbre qu'on lui avait décrite. Elle leva les yeux et aperçut là-haut sur la fontaine une statue en or qu'aussitôt, sans lire l'inscription que portait la plaque de marbre, elle reconnut comme étant celle de son mari, le noble Trandafiru. Car, de cette ville, il régnait comme empereur sur un prestigieux empire. Son cœur battait fort, et ses pensées l'absorbaient à tel point qu'elle en eût pour un peu oublié de filer sa quenouille quand les servantes de l'impératrice s'approchèrent pour puiser de l'eau à



Jennie Harbour - Illustration tirée de l'ouvrage *My Favourite Book of Fairy Tales*, 1921

la fontaine. À peine celles-ci se furent-elles convaincues que l'étrangère, en vérité, filait du fil d'or sur une quenouille d'or, qu'elles s'empressèrent de courir chez leur maîtresse pour lui raconter cette merveille. L'impératrice fit aussitôt venir l'étrangère devant elle et lui ordonna de filer sa quenouille d'or. Quand elle vit glisser les longs fils d'or entre les doigts de l'étrangère, elle put à peine contenir de surprise. Tantôt elle examinait la quenouille, tantôt les fils d'or, et s'ils étaient authentiques, et comme elle s'était convaincue de ce dernier point, l'appât de l'or fit naître chez elle l'idée de posséder cette merveilleuse quenouille avec laquelle on pouvait filer de l'or sans y avoir mis quoi que ce fût.

— Voudrais-tu, dit-elle d'un ton flatteur à l'étrangère, fille de l'empereur, me vendre ce bel instrument ?

Là-dessus, celle-ci rétorqua, comme la sainte mère Dimanche lui avait conseillé, qu'elle ne vendait pas celui-ci, mais lui en ferait cadeau volontiers, si elle lui accordait la faveur de passer une nuit dans la chambre à coucher de l'empereur. L'impératrice, il est vrai, trouva ce vœu extrêmement curieux, mais comme elle ne pouvait résister à l'envie de posséder l'inestimable quenouille, elle y accéda après une courte réflexion, se disant en elle-même qu'elle pourrait à coup sûr, si elle possédait ce bijou, filer là-dessus de quoi embobiner tous les empereurs de la terre et les hommes les plus beaux et les retenir dans des chaînes d'or. Et en effet, dès qu'elle eut reçu la quenouille de la main de l'étrangère, elle s'assit et fila toute la journée sans arrêter ; tant elle était enchantée par l'or qui lui glissait entre les doigts.



Mais quand vint le soir, elle pensa toutefois à sa promesse et fit conduire l'étrangère dans la chambre à coucher de l'empereur, à la boisson duquel elle avait mêlé auparavant un puissant narcotique, si bien qu'il gisait là comme un mort. Quand la fille de l'empereur se vit de nouveau près de son mari, le beau Trandafir, elle se mit à pleurer et à sangloter :

— Ô mon doux héros Trandafir, serre-moi dans tes bras, que le cercle de fer de mon ventre éclate et que je puisse enfanter le fils de ton sang que je porte dans mon sein.

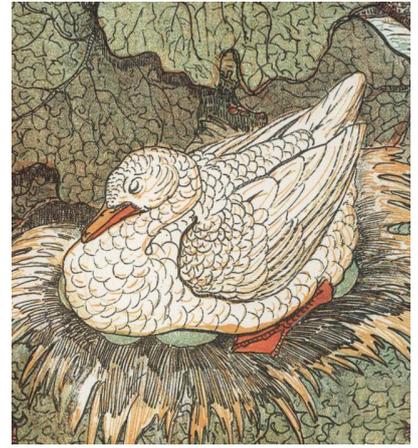
Mais l'empereur n'entendit rien et ne fit pas un mouvement. Or, dans la chambre voisine dormait son frère par la croix, son ami intime uni solennellement à lui, qui avait juré de partager avec lui toute sa vie. Celui-ci entendit ce qui se passait, le fixa exactement dans sa mémoire et le lendemain matin le raconta mot pour mot à l'empereur, qui fut très étonné et naturellement sut tout de suite qui était l'étrangère. Il promit donc au fidèle compagnon de ne prendre cette nuit, quand l'étrangère de nouveau lui serait donné pour compagnie, aucun breuvage narcotique, parce qu'il pensait bien que là était la cause de son profond sommeil. Il raconta ensuite à l'ami l'histoire de son passé et dit aussi qu'il regrettait sa fuite, parce que cette femme n'avait fait que se laisser abuser par sa mère, et parce qu'il n'avait pas encore pu l'oublier.

Quand le lendemain matin l'étrangère, fille de l'empereur, eût considéré que la permission de l'impératrice n'avait servi à rien, elle retourna tristement à la fontaine et travailla sur le dévidoir magique que la sainte mère Vendredi lui avait offert. Le soir, les servantes de l'impératrice vinrent puiser de l'eau, virent pour la seconde fois l'étrangère travailler sur un instrument si merveilleux, et de nouveau le rapportèrent vite à l'impératrice qui, comme la veille, fit appeler l'étrangère devant elle et voulut lui acheter le dévidoir. Comme la veille, elle répondit qu'il n'était pas à vendre, mais qu'elle lui en ferait cadeau contre la même faveur que pour la quenouille. L'impératrice se fit alors moins de scrupules encore que la veille à lui accorder ce qu'elle sollicitait, et la nuit, l'étrangère fut conduite de nouveau dans la chambre à coucher de l'empereur quand celui-ci dormait déjà. Aujourd'hui, certes, il n'avait pas pris de breuvage narcotique, mais l'impératrice avait par ruse mélangé une poudre narcotique au vin du dîner. Dans la nuit, la pauvre fille de l'empereur de nouveau se mit à pleurer,



Steven Whyte - *Nurture*, 2003

à sangloter, à implorer la pitié de l'empereur afin d'être délivrée de son amer chagrin. Mais lui, il n'entendit rien de tout cela et fut bien honteux le lendemain de n'avoir pas été plus vigilant le soir précédent. Plus triste encore que la veille, car elle n'avait plus à offrir maintenant que la poule couveuse en or de la sainte mère Dimanche, avec ses cinq poussins, la pauvre fille de l'empereur était assise le soir suivant près de la fontaine et observait le caractère enjoué de la poule d'or avec ses poussins, quand les servantes de l'impératrice vinrent puiser de l'eau. Si elles avaient été étonnées par la quenouille et par le dévidoir d'or, elles ne purent plus du tout se contenir d'étonnement devant cette nouvelle merveille d'animaux en or, qui étaient vivants et accouraient auprès de leur propriétaire. Encore plus grande fut leur surprise lorsqu'elles entendirent qu'ils pouvaient tous les six pondre des œufs d'or. Les servantes ne remplirent pas complètement leurs seaux, mais coururent chez l'impératrice aussi vite qu'elles purent et lui signalèrent la merveille qui surpassait de si loin les deux autres. L'impératrice ne se sentant plus de cupidité, envoya aussitôt chercher l'étrangère et, agitée, marcha dans la chambre de long en large, jusqu'à ce que celle-ci entrât avec sa poule couveuse en or et les cinq poussins.



Theo Van Hoytema - Le vilain petit canard, 1893

— Tu passeras, s'écria-t-elle à l'adresse de l'étrangère, la fille de l'empereur, trois nuits dans la chambre à coucher de l'empereur si tu me donnes la poule couveuse et les cinq poussins en plus.

L'étrangère entendit cela avec un joyeux étonnement et, en silence, s'éloigna de la chambre, tandis que l'impératrice tenait déjà la poule couveuse dans son giron afin qu'elle y déposât un œuf d'or. L'empereur qui se doutait qu'aujourd'hui l'étrangère reviendrait prétendit, pour échapper cette fois au narcotique, qu'il était épuisé et malade, à cause de quoi l'impératrice se dispensa de répéter la ruse par deux fois utilisée. Quand vint la nuit, l'étrangère fut de nouveau conduite dans la chambre à coucher de l'empereur alors qu'il dormait déjà. Elle se mit encore à pleurer, à sangloter et à prier avec des paroles humbles :

— Ô mon doux mari Trandafir, serre dans tes bras ton épouse repentante, afin que le cercle de fer de son ventre éclate et qu'elle puisse enfanter le fils de ton sang qu'elle porte dans son sein.

L'empereur qui cette fois était resté en éveil, reconnut alors son épouse et la serra dans ses bras, sur quoi le cercle de fer qui lui entourait le ventre vola en éclats.

Le matin suivant, la fille de l'empereur, sa première femme, lui avait donné deux enfants d'or, et l'empereur en éprouva une très grande joie. Il la pressa sur son cœur et l'embrassa et la pria de lui raconter son histoire, et en l'écoutant, les larmes lui vinrent aux yeux, parce qu'elle le faisait avec la plus touchante éloquence. Son frère par la croix dut lui aussi écouter l'histoire de sa femme et n'en fut pas moins ému que l'empereur. Après que ce dernier se fut quelque peu remis de sa joyeuse surprise, il songea à l'impératrice qui, avec ses animaux, n'avait toujours pas quitté la chambre. Elle attendait chaque fois de nouveau avec impatience que la poule couveuse ou bien l'un des poussins eût encore pondu un œuf ; puis elle prenait les œufs, les soupesait, et les rangeait soigneusement dans une armoire. Elle ne soupçonnait pas à quel point le châtiment de son infidélité était proche.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et le fidèle compagnon de l'empereur entra. Il était, dit-il, chargé par l'empereur de lui trancher la tête, parce qu'elle avait eu plus d'amour pour l'or que pour son mari. En disant cela, il tira son épée et trancha d'un seul coup la tête de cette femme cupide. Ensuite, l'empereur fit couronner impératrice, sa première femme, et célébra ce jour par une fête somptueuse. Après cela, ils vécurent ensemble tous les deux encore une longue série d'années heureuses, et leurs enfants leur donnèrent beaucoup de joie.

Arthur et Albert Schott, *Contes roumains*, Paris, Maisonneuve & Larose, 2001.

1. « *Leike-Boldeike* » doit désigner une apparition hostile. Le nom semble en être inventé, tout comme celui de « *Wau-Wau* », avec lequel, en Souabe, on effraie les enfants. (Note des auteurs.)

Firosette



Il n'y a pas de Bête, le futur époux, Firosette, est un jeune homme dont la mère est une fée.

LA TRANSGRESSION : La mère de Firosette refuse qu'il épouse Julie.

*ÉPREUVES : vider le puits avec un crible, porter une lettre,
dormir avec des chandelles entre les doigts de pied*

L'AIDE : Julie reçoit l'aide de Firosette.

Il était une fois, un jeune homme, appelé Firosette, qui aimait une jeune fille nommée Julie. La mère de Firosette, qui était fée, ne voulait pas qu'il épousât Julie ; elle voulait le marier avec une vieille cambine¹, qui cambinait, cambinait.

Un jour, la fée dit à Julie :

— **Julie, je m'en vais à la messe. Pendant ce temps, tu videras le puits avec ce crible.**

Voilà la pauvre fille bien désolée ; elle se mit à puiser ; mais toute l'eau s'écoulait au travers du crible. Tout à coup, Firosette se trouva auprès d'elle.

— **Julie, lui dit-il, que faites-vous ici ?
— Votre mère m'a commandé de vider le puits avec ce crible².**

Firosette donna un coup de baguette sur la margelle du puits, et le puits fut vidé.

Quand la fée revint :

— **Ah ! Julie, dit-elle, mon Firosette t'a aidée !
— Oh ! non, madame, je ne l'ai pas même vu ; je me soucie bien de votre Firosette et de votre Firosettan !**

Elle ne voulait pas laisser voir qu'elle l'aimait. Une autre fois, la fée dit à Julie :

— **Va-t'en porter cette lettre à ma sœur, qui demeure à Effincourt³ ; elle te récompensera.**

Chemin faisant, Julie rencontra Firosette, qui lui dit :

— **Julie, où allez-vous ?
— Je vais porter une lettre à votre tante, qui demeure à Effincourt.
— Écoutez ce que je vais vous dire, reprit**



Odoardo Borrani - Man and woman beside a well, 1872



Firosette. En entrant chez ma tante, vous trouverez le balai, les verges en haut ; vous le remettrez comme il doit être. Ma tante vous présentera une boîte de rubans et vous dira de prendre le plus beau pour vous en faire une ceinture. Prenez-le, mais gardez-vous bien de vous en parer. Quand vous serez dans les champs, vous le mettrez autour d'un buisson, et vous verrez ce qui arrivera.

En entrant chez la fée, la jeune fille lui dit :

— **Madame, voici une lettre que madame votre sœur vous envoie.**

La sœur de la fée lut la lettre, puis elle dit à Julie :

— **Voyons, ma fille, que pourrais-je bien vous donner pour votre peine ? Tenez, voici une boîte de rubans : prenez le plus beau et faites-vous-en une ceinture ; vous verrez comme vous serez belle.**

Julie prit le ruban et s'en retourna. Lorsqu'elle fut à Gerbaux⁴, elle mit le ruban autour d'un

buisson ; aussitôt le buisson s'enflamma. Quand elle fut de retour, la fée lui dit :

— **Ah ! Julie, mon Firosette t'a conseillée !**

— **Oh ! non, madame, je ne l'ai pas même vu ; je me soucie bien de votre Firosette et de votre Firosettan !**

Elle ne voulait pas laisser voir qu'elle l'aimait.

Un soir, on fit coucher la vieille cambine au chevet d'un lit, et Julie à l'autre bout, avec des chandelles entre les dix doigts de ses pieds. Au milieu de la nuit, la fée, qui était dans la chambre d'en haut, se mit à crier :

— **Mon Firosette, dois-je féer⁵ ?**

— **Non, ma mère, encore un moment.**

Puis il dit à la vieille :

— **N'allez-vous pas prendre la place de cette pauvre fille ?**

La fée cria une seconde fois :

— **Mon Firosette, dois-je féer ?**

— **Non, non, ma mère, encore un moment.**

Et il dit encore à la vieille :

— **N'allez-vous pas prendre la place de cette pauvre fille ?**

La fée cria une troisième fois :

— **Mon Firosette, dois-je féer ?**

Et Firosette dit une troisième fois à la vieille :

— **N'allez-vous pas prendre la place de cette pauvre fille ?**

La vieille fut bien obligée de céder et de mettre les chandelles entre les dix doigts de ses pieds. Aussitôt Firosette cria :

— **Oui, oui, ma mère, féez vite.**

— **Je veux, dit alors la fée, que celle qui a les chandelles entre les dix doigts de ses pieds soit changée en cane, pour que je la mange à mon déjeuner.**

Au même instant, la vieille se trouva changée en cane, sauta en bas du lit et se mit à marcher tout autour de la chambre :

— **Can can can can !**

Lorsqu'elle la fée vit qu'elle s'était trompée, elle entra dans une si grande colère qu'elle tomba morte.

Emmanuel Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*, Vieweg, Paris, 1886.

1. Cambine : boiteuse
2. Crible : tamis
3. Village de Champagne, à une petite lieue de Montiers
4. Endroit situé entre Effincourt et Montiers, où se trouve une fontaine
5. Féer : faire acte de fée, faire un enchantement



Jean-Baptiste Camille Corot - Moisson-neuse tenant sa faucille, la tête appuyée sur la main, 1838

La femme du loup gris



LA BELLE : elle s'appelle Luduennic, ce qui signifie Cendrillon.

LA BÊTE : c'est un loup gris.

*Le loup gris menace le roi de mettre son royaume à feu et à sang
s'il ne lui donne pas l'une de ses filles pour épouse.*

*LA TRANSGRESSION : la Belle rentre trop tard du mariage de chacune de ses deux sœurs.
Elle fait le voeu d'être la seule à pouvoir effacer les tâches de sang sur la chemise de son époux.
Il lui lance trois boules d'or pour la retarder.*

ÉPREUVES : elle doit user une paire de chaussures de fer et une paire de chaussures d'acier.

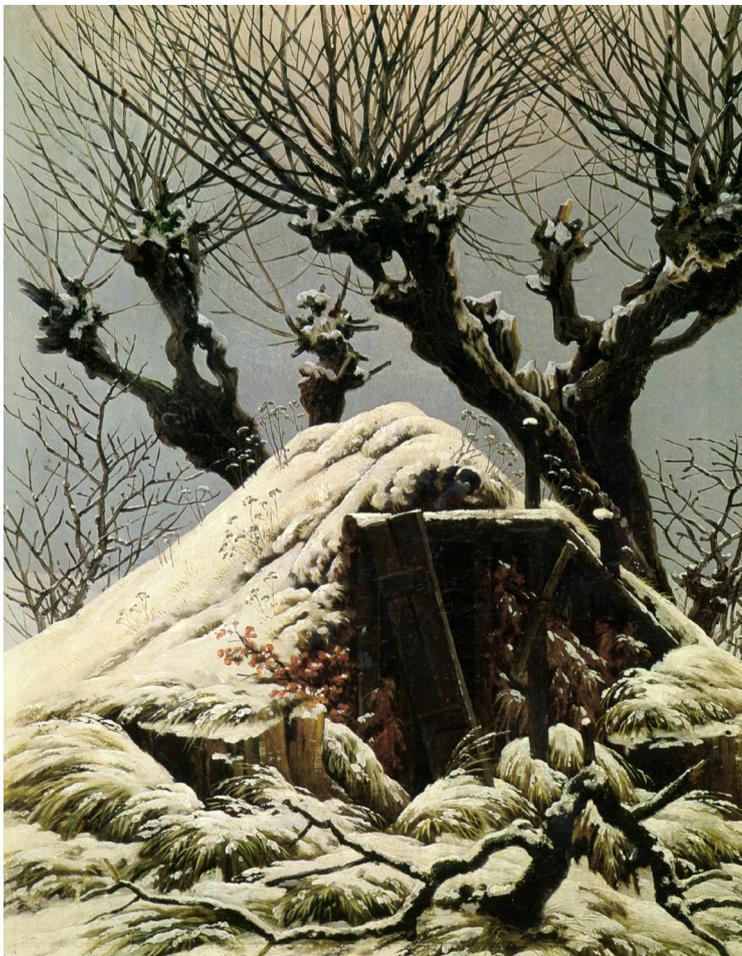
L'AIDE : elle reçoit l'aide d'une très vieille femme, d'un aigle et d'un renard.

Kement-ma holl oa d'ann amzer.

Ma staote war ho c'h lud ar ier.

Tout ceci se passait du temps.

Où, sur leur perchoir, pissaient les poules.



Caspar David Friedrich – *Verschneite Hütte*, 1827

Il y avait une fois un roi qui avait trois filles.

Les deux aînées lui plaisaient plus que la cadette, et il leur achetait toutes sortes de beaux vêtements et de parures et ne leur refusait jamais rien. C'était tous les jours pour elles des fêtes, des bals et des parties de plaisir.

Et pendant ce temps-là, leur cadette restait à la maison et n'avait d'autres vêtements que ceux dont ne voulaient plus ses sœurs. Elle se tenait toujours à la cuisine, avec les domestiques, et s'asseyait sur un escabeau, au coin du foyer, le soir, pour écouter leurs chansons et leurs contes. Aussi ses sœurs l'avaient-elles surnommée Luduennic c'est-à-dire Cendrillon, et ne faisaient aucun cas d'elle. Le vieux roi aimait beaucoup la chasse. Un jour, il s'égara dans une grande forêt. Il rencontra un vieux château, qu'il ne connaissait pas et frappa à la porte. La porte s'ouvrit et il se trouva en présence d'un énorme loup gris. Il recula d'effroi et voulut fuir. Mais, le loup gris lui dit :

— N'ayez pas peur, sire ; entrez dans mon château, pour y passer la nuit ;

j'ai à vous parler, et demain, on vous remettra sur le bon chemin pour vous en retourner chez vous, car on ne vous fera pas de mal, ici.

Le roi entra, bien que peu rassuré.

Rien ne manquait, dans ce château. Il soupa avec deux loups, qui s'assirent à table comme des hommes, puis on le conduisit à une belle chambre à coucher, où il y avait un excellent lit de plume. Le lendemain matin, quand il descendit de sa chambre, les deux loups l'attendaient près d'une table magnifiquement servie. Après qu'ils eurent mangé et bu, un des loups (ils étaient frères) dit au roi :

— Or ça, roi de France, parlons maintenant d'affaires. Je sais que vous avez trois filles, et il faut qu'une d'elles consente à m'épouser, ou il n'y a que la mort pour vous ; bien plus, mon frère et moi et les nôtres nous mettrons tout votre royaume à feu et à sang. Demandez d'abord à votre fille aînée si elle consent à me prendre pour époux, et venez demain me rapporter sa réponse.

Voilà le roi bien embarrassé et bien inquiet.

— J'en parlerai à ma fille aînée, répondit-il.

Les deux loups le remirent alors sur le bon chemin pour s'en retourner chez lui, et le quittèrent, en lui recommandant bien de ne pas manquer de revenir le lendemain.

— Hélas ! se disait-il tout en marchant, jamais ma fille aînée ne voudra prendre un loup pour mari ; je suis un homme perdu !...

En arrivant à son palais, il vit d'abord Cendrillon, qui l'attendait, près de la porte, triste et les yeux rouges, d'avoir pleuré, dans la crainte qu'il ne fût arrivé malheur à son père. Dès qu'elle l'aperçut, elle courut à lui pour l'embrasser. Mais, le roi ne fit pas attention à elle et il se hâta de se rendre auprès de ses deux aînées. Celles-ci étaient, comme toujours, occupées à se parer et à se mirer.

— Où donc êtes-vous resté passer la nuit, père ? Vous nous avez fait vous attendre, hier soir, et causé de l'inquiétude.

— Hélas ! mes pauvres enfants, si vous saviez ce qui m'est arrivé !...

— Quoi donc ? Dites-nous vite, père.

— Je me suis égaré, dans la forêt, en chassant, et j'ai passé la nuit dans un vieux château, où deux loups m'ont donné l'hospitalité.

— Deux loups, père ? Vous plaisantez, sans doute, ou vous avez rêvé cela. Et que vous ont-ils donc dit, ces loups ?

— Ce qu'ils m'ont dit ?... Hélas ! rien de bon, mes pauvres enfants.

— Mais encore ? Dites-nous vite, père.

— Un d'eux, mes pauvres enfants, m'a dit qu'il lui faut une de mes trois filles pour femme, ou sinon il n'y a que la mort pour moi, et de plus, ils mettront tout le royaume à feu et à sang. Le voulez-vous prendre pour mari, ma fille aînée ?

— Il faut que vous ayez perdu la tête, père, pour me faire une pareille demande ; moi, prendre un loup pour mari, quand il y a tant de beaux princes qui me font la cour !

— Mais, ma fille, s'il me fait mourir, et s'il met tout le royaume à feu et à sang, comme il l'a promis ?...

— Et que m'importe, après tout ? Pour moi, je ne serai jamais la femme d'un loup, croyez-le bien.

Et le vieux roi se retira là-dessus, triste et soucieux.

Le lendemain, il retourna au château de la forêt, comme on le lui avait recommandé.

— Eh bien ! lui demanda le loup gris, que vous a répondu votre fille aînée ?

— Hélas ! elle m'a répondu qu'il faut que j'ai perdu la tête pour lui faire une proposition semblable.

— Ah ! elle vous a répondu cela ? Eh bien ! retournez chez vous, et faites la même demande à votre seconde fille.

Et le roi s'en retourna encore, le cœur plein de tristesse et de douleur et fit la même demande à sa seconde fille.

— Comment, vieil imbécile, lui répondit celle-ci, pouvez-vous me faire une pareille demande ? Je ne suis pas faite pour être la femme d'un loup, je pense.

Et elle tourna le dos à son père et alla se mirer.

Le lendemain, le roi retourna au château de la forêt, la mort dans l'âme.

- Que vous a répondu votre seconde fille ? lui demanda le loup gris.**
- Comme son aînée, répondit le malheureux père.**
- Eh bien ! demandez, à présent, à la cadette si elle consent à me prendre pour mari.**

Le roi retourna encore chez lui, accablé de douleur et se croyant perdu.

Il fit appeler dans sa chambre Cendrillon, qui, comme d'ordinaire, était à la cuisine, avec les domestiques, et lui dit :

- Je veux vous marier, mon enfant.**
- Je suis à vos ordres, mon père, répondit la jeune fille, étonnée.**
- Oui, vous marier à un loup.**
- À un loup, mon père !... s'écria-t-elle, tout effrayée.**
- Oui, mon enfant chérie, car voici ce qui m'est arrivé : le jour où je me suis égaré dans la forêt, j'ai passé la nuit dans un vieux château où je n'ai trouvé pour habitants que deux énormes loups, dont l'un, un loup gris, m'a dit qu'il lui faudrait avoir une de mes filles pour femme, sinon il n'y avait que la mort pour moi, et que de plus il mettrait tout mon royaume à feu et à sang. J'en ai déjà parlé à vos deux sœurs aînées, et toutes les deux elles m'ont répondu que, quoi qu'il dût arriver, elles ne consentiraient jamais à prendre un loup pour mari. Je n'ai donc plus d'espoir qu'en vous, ma fille chérie.**
- Eh bien ! mon père, répondit Cendrillon, sans hésiter, dites au loup que je le prendrai pour mari.**

Le lendemain, le roi retourna, pour la troisième fois, au château de la forêt, et il n'était plus aussi triste, cette fois.

- Eh bien ! que vous a répondu votre fille cadette ? lui demanda le loup gris.**
- Elle a répondu qu'elle consent à vous épouser.**
- C'est bien ; mais il faut alors faire les noces sans perdre de temps.**

Les noces furent célébrées huit jours après, et il y eut beaucoup d'invités et de grands festins, et de belles fêtes. Le nouveau marié et son frère étaient à table en loups, ce qui étonna tout le monde, et les sœurs de Cendrillon riaient et plaisantaient sur une union si étrange.

Quand les festins et les fêtes eurent pris fin, le nouveau marié et son frère firent leurs adieux à la société et retournèrent à leur château, au milieu des bois, en emmenant Cendrillon.



Cendrillon était heureuse avec son mari, et tout ce qu'elle désirait, elle l'obtenait de lui. Au bout de deux ou trois mois, le loup gris (car il était toujours loup) lui dit, un jour :

- La noce de votre sœur aînée a lieu demain. Vous y irez, et mon frère et moi nous resterons à la maison. Voici un anneau d'or pour mettre à votre doigt, et vous ne verrez pas son pareil à la fête. Quand vous sentirez qu'il vous piquera légèrement le doigt, vous reviendrez à la maison aussitôt, quelle que soit l'heure et quelques efforts que l'on fasse pour vous retenir.**

Le lendemain, Cendrillon se rendit donc à la noce de sa sœur, dans un beau carrosse tout doré, et magnifiquement parée. Tout le monde fut ébloui par sa beauté et la richesse et l'éclat de ses vêtements et de ses parures.

- Voyez donc la femme du loup !**

disaient ses sœurs avec dépit et jalousie, car nulle ne pouvait rivaliser avec elle de beauté ou de toilette. On l'accablait de questions : si son mari se portait bien ; pourquoi il n'était pas venu à la noce ; s'il couchait avec elle en loup ; si elle était heureuse avec lui, et autres semblables.

Après le festin, il y eut des danses et des jeux de toute sorte, et Cendrillon y prit aussi part et s'amusa beaucoup. Vers minuit, elle sentit sa bague qui lui piquait légèrement le doigt. Elle dit aussitôt :

— Il faut que je m'en aille immédiatement à la maison, mon mari m'attend.

— Déjà ? Restez encore un moment, lui dirent ses sœurs et tous ceux qui l'entouraient et la pressaient de questions. Amusez-vous, pendant que vous y êtes, vous aurez toujours assez de la société de votre loup.

Et elle resta encore un peu. Mais, sa bague la piqua plus fort, et elle se leva brusquement, sortit de la salle de bal, monta dans son carrosse et partit.

Quand elle arriva au château, elle trouva son mari étendu sur le dos, au milieu de la cour, et près de mourir.

— Ô mon mari bien-aimé, que vous est-il donc arrivé ? s'écria-t-elle.

— Hélas ! lui répondit le loup, vous n'êtes pas revenue à la maison, aussitôt que vous avez senti votre bague vous piquer le doigt, et de là vient tout le mal.

Elle se jeta sur lui, l'embrassa et l'arrosa de ses larmes, et le loup se releva alors, soulagé, et rentra avec elle au château.

Environ deux ou trois mois plus tard, le loup gris dit encore à Cendrillon :

— Votre seconde sœur se marie demain, et vous irez encore à la noce. Mais, prenez bien garde d'y rester trop tard, comme l'autre fois, et de ne pas revenir à la maison, dès que vous sentirez votre bague vous piquer le doigt, autrement vous ne me reverriez plus.

— Oh ! répondit-elle, cette fois je reviendrai, à la première piqûre que je sentirai, soyez-en certain.

Et elle monta dans son beau carrosse doré, plus parée et plus belle encore que la première fois, et partit.

On ne parlait que d'elle et de son mari, à la cour de son père, pendant les fêtes. Elle était enceinte, et ses sœurs et toutes celles qui la jalouaient lui disaient :



Warwick Goble - Grammonia and the fox, 1911



— **Dieu ! ne craignez-vous pas de donner le jour à un petit loup ?**

— **Dieu seul le sait, répondait-elle, et il arrivera ce qu'il lui plaira.**

Il y eut encore de la musique, des danses et des jeux de toute sorte, et l'on s'amusait beaucoup. Vers minuit, Cendrillon sentit sa bague qui la piquait légèrement. « Oui, pensa-t-elle, il est temps que je m'en aille, car, cette fois, je ne veux pas rentrer trop tard. »

Mais, elle était si bien entourée et on lui adressait tant de questions sur son mari, on vantait tant sa beauté et ses diamants et ses parures, qu'elle s'oublia encore, et même plus tard que la première fois.

Quand elle rentra, elle trouva encore son loup étendu sur le dos, dans la cour, les yeux fermés la bouche ouverte et ne donnant plus aucun signe de vie. Elle se jeta sur lui, le pressa contre son cœur, l'arrosa de ses larmes, en s'écriant :

— **Ô mon pauvre mari, je me suis encore oubliée, et je m'en repens vivement !...**

Et elle pleurait à chaudes larmes et le serrait contre son cœur ; mais, hélas ! il ne parlait ni ne bougeait ; il était froid et raide comme un cadavre. Elle le prit dans ses bras, le porta dans la maison, le déposa sur la pierre du foyer et alluma un bon feu dans l'âtre. Puis, elle le frictionna tant et si bien qu'il remua un peu, puis entr'ouvrit les paupières et la regarda avec tendresse. Enfin, il lui parla de la sorte :

— **Hélas ! vous n'avez pas encore obéi assez tôt à l'avertissement de votre bague, et vous êtes revenue trop tard à la maison ! À présent, il me faut vous quitter, et vous ne me reverrez plus. Je n'avais plus longtemps à rester sous cette forme de loup : dès que vous m'auriez donné un enfant, j'aurais recouvré une forme première, celle d'un beau prince, comme je l'étais auparavant. Maintenant, je vais habiter sur la montagne de Cristal, par-delà la mer Bleue et la mer Rouge, et vous ne me reverrez que lorsque vous aurez usé en me cherchant une paire de chaussures de fer et une paire de chaussures d'acier.**

Et il jeta sa peau de loup à terre et partit, sous la forme d'un beau prince. Son frère le suivit. La pauvre Cendrillon était désolée et elle pleurait, et s'écriait :

— **Ô restez ! restez, ou emmenez-moi avec vous !...**

Mais, voyant qu'il ne l'écoutait pas, elle courut après lui en criant :

— **En quelque lieu que vous alliez, je vous suivrai, fût-ce jusqu'au bout du monde ! Ne me suivez pas ! lui cria-t-il. Mais, elle ne l'écoutait pas, et se mit à courir après lui.**

Mais elle ne l'écoutait pas... Il lui jeta une boule d'or, pour l'attarder, pendant qu'elle la ramasserait. Cendrillon ramassa la boule d'or, la mit dans sa poche et continua sa poursuite. Son mari laissa tomber une seconde boule d'or, puis une troisième, qu'elle ramassa également, sans cesser de courir. Elle courait mieux que lui, et, la sentant sur ses talons, il se détourna et lui envoya un coup de poing en pleine figure. Le sang coula en abondance, et trois gouttes en jaillirent sur la chemise blanche du prince, qui reprit sa course, de plus belle. Hélas ! la pauvre Cendrillon ne pouvait plus le suivre, ce que voyant, elle lui cria :

— Je souhaite que personne ne puisse effacer ces trois gouttes de sang sur votre chemise, jusqu'à ce que j'arrive pour les enlever moi-même !

Le prince continua sa course, et Cendrillon, qui s'était assise au bord du chemin, dit, quand son nez eut cessé de saigner :

— Je ne cesserai de marcher, ni de jour ni de nuit, que lorsque je l'aurai retrouvé, dussé-je aller jusqu'au bout du monde !

Alors, elle se fit faire une paire de chaussures de fer, et une paire de chaussures d'acier, s'habilla en simple paysanne, prit un bâton à la main et se mit en route.



Elle marcha, marcha, nuit et jour ; elle alla loin, bien loin, plus loin encore... Partout elle demandait des nouvelles de la montagne de Cristal, située par delà la mer Bleue et la mer Rouge, et personne ne pouvait lui en donner.

Voilà sa paire de chaussures de fer usée. Elle met alors ses chaussures d'acier et continue son chemin... Bref, elle marcha tant et tant, allant toujours devant elle, que ses chaussures d'acier étaient aussi presque usées, quand elle arriva au bord de la mer. Elle vit là, à l'angle de deux rochers, une hutte de l'apparence la plus misérable. Elle s'en approcha, poussa la porte, et aperçut à l'intérieur une petite femme, vieille comme la terre, et dont les dents étaient longues et aiguës comme celles d'un râteau de fer.

— Bonjour, grand'mère ! lui dit-elle.

— Bonjour, mon enfant ; que cherchez-vous par ici ? répondit la vieille.

— Et vous avez fait beaucoup de chemin et souffert beaucoup pour venir jusqu'ici, mon enfant ?

— Oh ! oui, mon Dieu, beaucoup de chemin et bien du mal ! et peut-être en pure perte ? J'ai déjà usé une paire de chaussures de fer, et les chaussures d'acier que j'ai aux pieds sont aussi presque usées. Pouvez-vous me dire, grand'-mère, si je suis encore loin de la montagne de Cristal ?

— Vous êtes sur la bonne route, mon enfant ; mais, il vous faudra encore beaucoup marcher et souffrir, avant d'y arriver.

— Au nom de Dieu, venez-moi en aide, grand'mère.

— Vous m'intéressez, mon enfant, et je veux faire quelque chose pour vous. Je vais appeler mon fils, qui vous fera passer la mer Bleue et la mer Rouge et vous mettra, en peu de temps, au pied de la montagne de Cristal.

Elle poussa un cri perçant, sur le seuil de sa porte, et, un instant après, Cendrillon vit venir à elle, à tire-d'ailes, un grand oiseau qui criait : Oak ! Oak !... C'était un aigle. Il descendit aux pieds de la vieille et lui demanda :

— Pourquoi m'appellez-vous, mère ?

— Pour faire passer la mer Bleue et la mer Rouge à cette enfant et la déposer au pied de la montagne de Cristal.

— C'est bien, répondit l'aigle ; qu'elle monte sur mon dos, et nous allons partir.



Paula Modersohn-Becker - Brustbild einer alten Bäuerin mit Hut vor Landschaft, 1901

Cendrillon s'assit sur le dos de l'aigle et celui-ci s'éleva avec elle en l'air, bien haut, traversa la mer Bleue et la mer Rouge et déposa son fardeau au pied de la montagne de Cristal ; puis il s'en alla. Mais, la montagne était haute, la pente raide et glissante, et la pauvre Cendrillon ne savait comment s'y prendre pour arriver jusqu'au faite. Elle aperçut un renard qui jouait avec des boules d'or, semblables à celles que lui avait jetées son mari, dans sa fuite précipitée, et qu'elle avait encore dans ses poches. Le renard faisait rouler ses boules d'or du haut de la montagne, puis il venait les reprendre, en bas. Il aperçut Cendrillon, et lui demanda ce qu'elle cherchait par là. Cendrillon lui conta son histoire.

— **Ah ! oui, répondit-il, vous êtes Cendrillon, sans doute, la fille cadette du roi de France ? Votre mari doit se marier demain avec la fille du maître du beau château qui est sur le haut de la montagne de Cristal.**

— **Mon Dieu ! que me dites-vous là ? s'écria la pauvre fille. Je voudrais bien lui parler ; mais, comment gravir cette montagne ?**

— **Prenez-moi la queue avec les deux mains, tenez bien, et je vous ferai monter jusqu'au sommet, répondit le renard.**

Cendrillon prit, avec ses deux mains, la queue du renard et put monter ainsi jusqu'au sommet de la montagne. Le renard lui montra le château où était son mari et retourna ensuite à ses boules d'or.

Comme Cendrillon se dirigeait vers le château, elle aperçut des lavandières qui lavaient du linge sur un étang. Elle s'arrêta un moment à les regarder. L'une d'elles tenait une chemise sur laquelle paraissaient trois taches de sang, et elle faisait de vains efforts pour les effacer. Voyant que c'était peine perdue, elle dit à sa voisine :

— **Voici une chemise fine qui a trois taches de sang que je ne puis venir à bout d'enlever, et pourtant le seigneur veut la mettre demain, pour aller se marier à l'église, car c'est sa plus belle.**

Cendrillon entendit ces paroles, et, s'étant approchée de la lavandière, elle reconnut la chemise de son mari et dit :

— **Si vous voulez me confier la chemise, un instant, je crois que je viendrai à bout d'en faire disparaître les taches.**

La lavandière lui donna la chemise : elle cracha sur les trois taches, trempa le linge dans l'eau, frotta, et les taches disparurent. Pour reconnaître ce service, la lavandière invita Cendrillon à venir avec elle au château où on lui trouverait de l'occupation, tout le temps que dureraient la noce et les fêtes.



Le lendemain, au moment où le cortège était en marche pour





Bruno Liljefors - A fox in winter, 1904

l'église, Cendrillon se trouva sur son passage, et près d'elle on remarquait une belle boule d'or placée sur un linge blanc. La belle fiancée vit la boule d'or, en passant, l'admira et témoigna le désir de la posséder. Elle envoya sa femme de chambre pour la lui acheter.

— **Combien voulez-vous me vendre votre belle boule d'or ? demanda-t-elle à Cendrillon.**

— **Dites à votre maîtresse que je ne donnerai ma boule d'or ni pour de l'argent ni pour de l'or.**

— **Ma maîtresse a pourtant bonne envie de l'avoir, reprit la chambrière.**

— **Eh bien ! dites-lui que si elle veut me laisser coucher cette nuit avec son fiancé, elle l'aura ; mais pour rien autre chose au monde.**

— **Jamais elle ne voudra consentir à cela.**

— **Alors, elle n'aura pas ma boule d'or ; mais, allez lui rapporter ma réponse.**

La femme de chambre revint vers sa maîtresse et lui dit :

— **Si vous saviez, maîtresse, ce que demande cette fille pour sa boule d'or ?...**

— **Combien en demande-t-elle donc ?**

— **Combien ?... Oh ! elle ne demande ni de l'argent ni de l'or.**

— **Quoi donc ?**

— **Il lui faudra, dit-elle, coucher cette nuit avec votre fiancé, sinon vous n'aurez pas sa boule d'or.**

— **Coucher avec mon mari, la première nuit de mes noces !... Quelle effrontée !**

— **Elle est bien décidée à ne pas céder sa boule à moins.**

— **Il me la faut, pourtant, coûte que coûte. Je ferai boire un narcotique à mon mari, avant de se coucher, de façon à le faire dormir profondément, toute la nuit, et il n'y aura pas de mal. Allez dire à cette fille que j'accepte, et apportez-moi la boule.**

La femme de chambre retourna vers Cendrillon et lui dit :

— **Donnez-moi votre boule d'or et m'accompagnez au château, ma maîtresse accepte.**

Voilà la princesse en possession de la boule d'or et heureuse. Pendant le repas du soir, elle versa du narcotique dans le verre de son mari, sans qu'il s'en aperçût, et tôt après, il fut pris d'un sommeil si irrésistible, qu'il fallut le conduire à son lit, avant que les danses commencèrent.

Un moment après, Cendrillon fut aussi conduite dans sa chambre.

Elle se jeta sur lui, dans son lit, et l'embrassa, en pleurant de joie et en disant :

— **Je vous ai donc enfin retrouvé, ô mon époux bien-aimé ! Ah ! si vous saviez au prix de combien de peine et de mal !**

Et elle le pressait contre son cœur et arrosait son visage de ses larmes. Mais lui dormait toujours profondément et rien ne pouvait le réveiller. La pauvre femme passa toute la nuit à pleurer et à se désoler, sans pouvoir arracher ni une parole ni un regard à son mari. Au point du jour, la femme de chambre de la princesse vint lui ouvrir la porte et la faire sortir secrètement.

Ce jour-là, après dîner, on alla se promener dans le bois qui entourait le château. Cendrillon avait encore étendu un linge blanc sur le gazon et placé dessus une seconde boule d'or, et elle se tenait debout auprès. La princesse remarqua encore la boule d'or, en passant, et envoya de nouveau sa femme de chambre pour l'acheter.

— **Combien votre boule d'or, aujourd'hui ? demanda-t-elle.**

— **Le même prix qu'hier, répondit Cendrillon.**

La femme de chambre rapporta la réponse à sa maîtresse.

— **Eh bien ! dit celle-ci, dites-lui que j'accepte, et qu'elle vous donne sa boule d'or.**

Pendant le repas du soir, le prince, à qui l'on avait encore versé du narcotique dans son verre, dormit à table et fut porté à son lit, pendant que l'on dansait et s'amusait dans tout le château, et, comme la veille, la pauvre Cendrillon passa toute la nuit auprès de lui, à pleurer et à gémir, sans pouvoir le réveiller.

Cependant le frère du nouveau marié, qui avait sa chambre à côté, entendit les gémissements de la pauvre femme et ces paroles, qui l'étonnèrent beaucoup : « Ah ! si tu savais tout le mal que j'ai eu à venir jusqu'ici !... Je t'ai épousé, quand tu étais loup et qu'aucune de mes sœurs ne voulait de toi, et maintenant, tu me reçois de cette façon !... Ah ! que je suis malheureuse !... Je viendrai encore passer une nuit auprès de toi, la dernière, et si je te trouve toujours endormi et que je ne puisse t'éveiller, nous ne nous reverrons plus jamais !... »

Et elle pleurait et se désolait, à fendre L'âme.

Le frère du nouveau marié comprit, à ces paroles ce qui se passait, et le lendemain matin, il dit à son frère :

— **Cendrillon est ici ! Voici deux nuits qu'elle passe près de toi, dans ta chambre, à pleurer et à se désoler, et toi, tu dors comme un rocher, tu ne l'entends pas, parce que ta fiancée te verse du narcotique dans ton verre. Mais moi, je l'ai entendue, et ses larmes et sa douleur m'ont vivement ému. Elle passera encore cette nuit dans ta chambre, mais pour la dernière fois. Garde-toi donc bien de boire, ce soir, le vin que te versera ta fiancée, afin de pouvoir rester éveillé, car si tu dors encore, cette nuit, tu ne la reverras plus jamais.**

Après le repas de midi, on alla encore ce jour-là, se promener dans le bois, et Cendrillon était encore là avec sa troisième boule d'or placée sur un linge blanc, et, pour abréger, elle la céda à la princesse aux mêmes conditions que les deux premières.

Mais, cette fois, pendant le repas du soir, le prince ne but pas le narcotique ; il le jeta sous la table, sans que la princesse s'en aperçût. Pourtant, il feignit de succomber encore à un sommeil irrésistible, et fut porté dans sa chambre et couché dans son lit. Mais, il ne dormait pas, quand



Augsburger Wunderzeichenbuch - Goldene Kugel, XVI^e siècle

Cendrillon fut introduite auprès de lui, pour la troisième fois. Ils s'embrassèrent avec transport, en pleurant de joie et de bonheur. Puis, Cendrillon raconta à son mari les différents épisodes de son voyage, et toute la peine et tout le mal qu'elle avait éprouvés à sa recherche. Il vit clairement qu'elle l'aimait par-dessus tout au monde et fit serment de retourner avec elle dans son pays et de quitter sans regret son autre femme, qui ne l'aimait pas.



Le lendemain matin, on donna de beaux vêtements à Cendrillon, et elle s'habilla en princesse, ce qu'elle était en effet. À dîner, le prince la fit asseoir à table à côté de lui, et il la présenta à la société comme une de ses proches parentes. Personne ne la connaissait, et tous les regards étaient fixés sur elle, ceux de la princesse surtout, qui n'était pas sans inquiétude et n'augurait rien de bon de la présence de cette étrangère.

Vers la fin du repas, on chanta, selon l'habitude, des chansons vieilles ou nouvelles, on raconta de beaux et rares exploits, quelques plaisanteries assez lestes même, et chacun contribua de son mieux à divertir et à égayer la société.

— Et vous, mon gendre, ne nous chanterez-vous pas quelque chose aussi, à moins que vous ne préféreriez nous conter quelque belle histoire ? dit le maître du château.

— Je n'ai pas grand'chose à dire, beau-père, répondit le prince. Il y a pourtant une chose qui m'embarrasse, et sur laquelle je voudrais avoir votre avis et celui des hommes sages et expérimentés qui sont ici. Voici : J'avais un charmant petit coffret, avec une clef d'or dessus. Je perdis mon coffret et j'en fis faire un nouveau, aussitôt que je fus en possession du nouveau coffret, je retrouvai l'ancien, de sorte que j'en ai deux aujourd'hui, et un seul me suffit. Lequel des deux dois-je garder, beau-père, l'ancien ou le nouveau ?

— Respect et honneur toujours à ce qui est ancien, répondit le vieillard ; gardez votre vieux coffret, mon gendre.

— C'est aussi mon avis : gardez donc votre fille ! Quant à moi, je retourne dans son pays, avec ma première femme, que voici, et qui m'aime plus que l'autre !

Et il se leva de table, au milieu du silence et de l'étonnement général, prit Cendrillon par la main et partit avec elle.

Les deux loups du vieux château de la forêt étaient des princes, fils d'un roi puissant. Ils avaient été obligés de revêtir des peaux de loups, en punition de je ne sais quelle faute.

Leur père mourut, peu de temps après leur retour en leur pays, et le mari de Cendrillon lui succéda sur le trône, de sorte que Cendrillon devint reine.

Ses deux sœurs avaient fait de mauvais mariages. Comme elle était toujours bonne, elle oublia leurs torts à son égard, et les appela auprès d'elle, à la cour, et les remaria convenablement.

Conté par Jean-Marie Laouénan. — Plouaret, 1868.

François-Marie Luzel, *Contes populaires de la Basse-Bretagne*, Maisonneuve, 1887

L'Homme marmite



LA BÊTE : c'est un homme qui a le derrière dans une marmite le jour et qui la quitte la nuit.

LA TRANSGRESSION : la Belle révèle que son mari quitte sa marmite la nuit.

L'ÉPREUVE : la Belle doit se tenir nue à genoux au pied d'une croix et frapper de la main sur le front d'un cheval blanc, d'un taureau et d'une vache noire en leur demandant s'ils seront mari, frère et mère.

Il y avait un bonhomme qui avait trois filles. Ils tenaient une petite ferme, et ils en vivaient pauvrement. Les filles allaient, tous les jours, travailler aux champs, et leur père, devenu trop vieux, restait à la maison et prenait soin des bestiaux. Mais, il allait tous les jours voir ses filles, aux champs, un moment ou l'autre. Un jour qu'il revenait de les voir, il rencontra en son chemin un beau seigneur bien mis ; il n'y avait qu'une chose à redire : c'est qu'il avait le derrière dans une marmite.

- **Bonjour, compère, dit le seigneur au vieillard.**
- **Et à vous pareillement, Monseigneur, répondit le paysan.**
- **Voulez-vous me donner une de vos filles en mariage ?**
- **Oui sûrement, si elles sont contentes.**
- **Eh bien ! allez leur dire de venir me parler.**

Et le bonhomme retourna au champ, et se mit à appeler ses trois filles :

- **Marie, Jeanne, Marguerite, accourez vite !**

Les jeunes filles accoururent et demandèrent :

- **Qu'y a-t-il donc, père ?**
- **Il y a là-bas, sur la route, un beau seigneur qui veut se marier à une de vous !**

Et les jeunes filles se hâtèrent à qui arriverait la première. Mais, quand elles virent le seigneur inconnu, avec son derrière dans la marmite :

- **C'est ça ! dirent-elles ; et qui donc voudrait d'un pareil mari ?**
- **Ce ne sera toujours pas moi, dit l'aînée.**
- **Ni moi, dit la seconde, sa marmite fut-elle d'or !**
- **Il faut pourtant qu'une de vous trois consente à me prendre, dit le seigneur, ou votre père ne s'en retournera pas en vie à la maison.**
- **Je vous prendrai, Monseigneur, dit la plus jeune, qui jusqu'alors n'avait pas parlé, car je ne veux pas qu'il arrive de mal à notre père.**



Josef Chelmo ski - Cross the stouátrif, 1907



Et on fixa tout de suite le jour des noces.

Quand le jour convenu fut arrivé, il vint beaucoup d'invités. Les deux fiancés étaient seuls dans un beau carrosse, pour aller à l'église. Quand la jeune fiancée en descendit, elle était si belle, si parée, que ses parents ne la reconnaissaient pas ; elle était couverte d'or et de perles. Le fiancé descendit aussi ; mais, il avait toujours le derrière dans sa marmite.

Ils pénétrèrent dans l'église, et, arrivés aux balustres du chœur, le fiancé sortit les pieds de sa marmite ; mais son derrière y restait toujours.

Il y eut des noces magnifiques, des festins tous les jours, des jeux et des danses, pendant huit jours.

Au bout de ce temps, le nouveau marié demanda à son beau-père s'il ne connaissait pas son seigneur.

— Non sûrement, je ne le connais pas, répondit-il ; chaque année, à la Saint-Michel, je paie à son receveur, à Guingamp ; mais, lui, je ne l'ai

jamais vu.

— Eh bien ! c'est moi qui suis votre seigneur, je vous donne cette ferme, à vous et à vos deux autres filles, et ne vous inquiétez pas de celle que j'emmène avec moi, car elle ne manquera de rien.

Puis, il monta dans son carrosse doré, et partit en emmenant sa femme.



Si le vieux fermier se trouvait dans la gêne, auparavant, à présent, tout allait bien. Aussi, les prétendants ne manquaient pas à ses filles, aux pardons¹ et aux aires-neuves². L'une d'elles se maria, peu après.

— Une de vos sœurs vient de se fiancer, dit un jour l'homme à la marmite à sa femme ; vous irez seule à la noce. On vous demandera de mes nouvelles ; mais, gardez-vous bien de dire que, la nuit, je quitte ma marmite, car, si vous le dites, ce sera pour votre malheur et le mien aussi. Bien qu'absent, si vous le dites, je le saurai tout de suite. Vous irez dans mon carrosse doré, qui sera attelé d'une cavale qui jette le feu par ses narines, et dont le dos ressemble à une lame de couteau ; et c'est sur le dos de cette cavale qu'il vous faudra vous en retourner, si vous révélez mon secret.

La jeune femme promit d'être bien discrète, puis elle monta dans son carrosse doré et se rendit à la noce de sa sœur. Elle était si parée, si belle, qu'il n'y avait là aucune femme qui pût lui être comparée, si bien que toutes étaient jalouses d'elle.

Quand le repas fut terminé, une vieille tante, qui avait bu une petite goutte de trop, vint à elle et lui dit :

— Dieu, ma nièce, comme vous êtes belle et jolie ! Asseyez-vous à côté de moi, pour boire un coup de vin vieux, et parlez-moi de votre ménage. Et votre mari, comment se porte-t-il ?

— Il se porte bien, ma tante, et je vous remercie.

— Et pourquoi donc n'est-il pas venu à la noce ? J'aurais eu bien du plaisir à le revoir et à causer avec lui. Dites-moi, mon enfant, est-ce qu'il ne sort jamais de sa marmite ?

— **Non, ma tante, jamais.**

— **Eh bien ! ma pauvre enfant, je vous plains alors, malgré tout ; avoir un mari qui a toujours le derrière dans une marmite, ce n'est vraiment pas agréable ; mais, la nuit, est-ce qu'il couche aussi avec sa marmite ?**

— **Oh ! non, la nuit, au moment de se mettre au lit, il en sort.**

Et aussitôt voilà la vieille tante d'aller le conter à tout le monde.

Le lendemain matin, arriva un domestique de l'homme à la marmite, qui dit à la jeune femme qu'il fallait revenir à la maison, sur-le-champ ; c'était l'ordre de son mari.

Alors, elle fut saisie de crainte, et se dit à elle-même : « J'ai commis une faute ! »

Elle suivit le domestique. Quand elle arriva à la porte de la cour, elle s'évanouit, en voyant qu'il n'y avait pas de carrosse, pour la ramener, mais seulement la cavale maigre dont le dos ressemblait à une lame de couteau.

— **Montez sur cette cavale, lui dit le domestique.**

— **Non, je préfère marcher, répondit-elle.**

Mais, le domestique la mit de force sur la cavale ; puis, ils partirent au galop.

Quand elle arriva au château de son mari, elle fut mal reçue de tout le monde.

— **Te voilà donc, charogne, femme du diable ! lui disaient les valets et les servantes ; quand tu seras accouchée (elle était enceinte), tu seras mise à mort comme une chienne !**

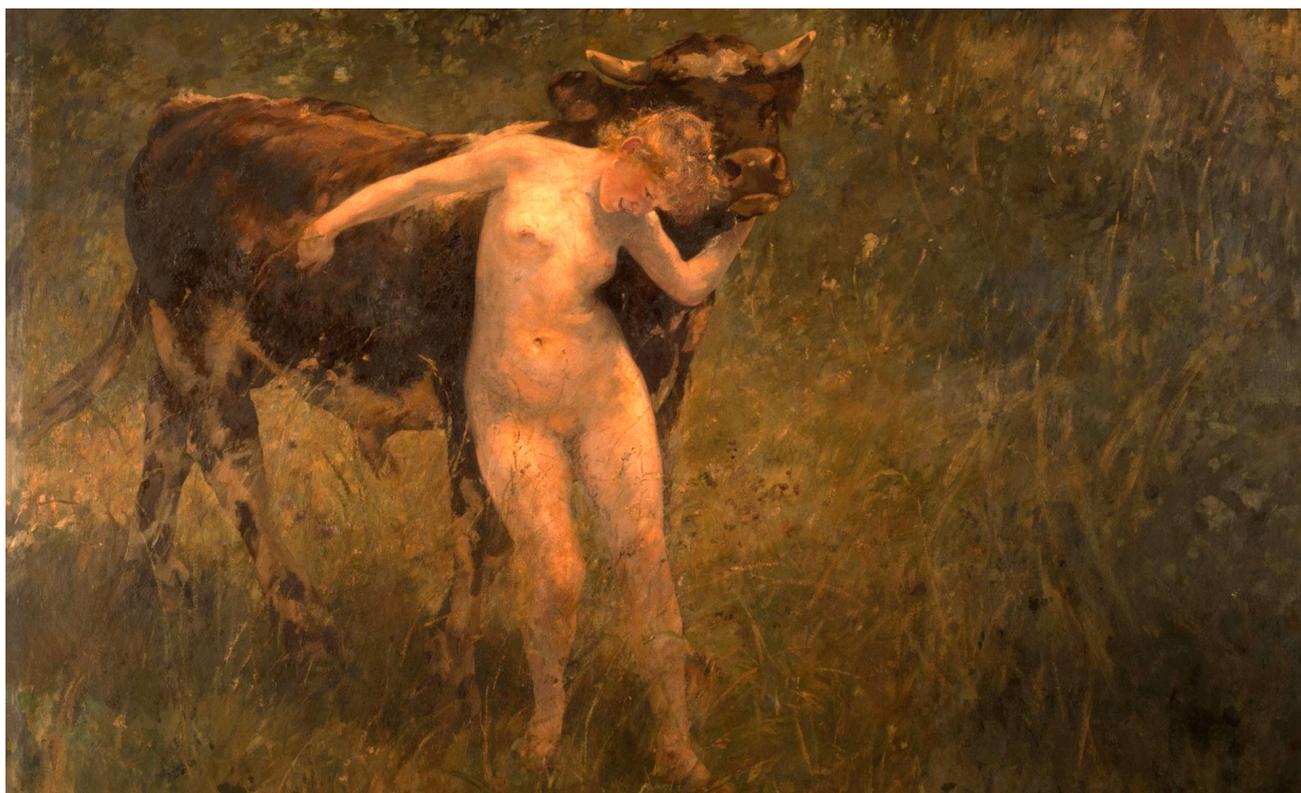
Le seigneur aussi était bien en colère.

— **Ah ! malheureuse femme, langue d'enfer ! lui dit-il. Tu m'as perdu, et tu t'es perdue toi-même ! Je n'avais plus qu'un an à rester dans ma marmite, et à présent, il m'y faudra rester encore six cents ans !**

La pauvre femme était désolée et pleurait et criait :

— **Ramenez-moi chez mon père !**

— **Si votre douleur est vraie, dit son mari, et si vous faites exactement ce que je vous dirai, vous pouvez me sauver encore.**



Alfred Philippe Roll - *Woman and bull*, 1885

— **Oh ! demandez ce que vous voudrez, il n'est rien au monde que je ne sois prête à faire pour vous.**

— **Écoutez-moi bien, alors : il vous faut, à présent, vous mettre toute nue, puis aller vous agenouiller sur les marches de la croix du carrefour. À peine serez-vous là, qu'il pleuvra, il ventera et tonnera, d'une façon effrayante ; mais, n'ayez pas peur et restez, malgré tout, à genoux sur les marches de la croix. Alors, arrivera au galop un cheval blanc, hennissant et faisant grand bruit. Ne vous en effrayez pas : il s'arrêtera un moment auprès de vous. Frappez de la main sur son front et dites : « Seras-tu époux ? » Alors, il s'en ira, et un taureau viendra aussitôt, mugissant et faisant un tel vacarme, que la terre en tremblera. Ne vous effrayez pas davantage ; frappez-lui un petit coup sur le front et dites : « Seras-tu frère ? » Aussitôt, il partira aussi, et sera remplacé par une vache noire, qui fera plus de bruit et de vacarme que le cheval blanc et le taureau ensemble. Mais, ne vous effrayez toujours pas ; elle s'arrêtera, comme les autres, un moment auprès de vous et vous lui frapperez un petit coup de la main sur le front, en disant : « Seras-tu mère ? » Si vous avez assez de courage pour faire tout cela, alors vous pourrez encore me délivrer, et vous serez sauvée vous-même.**

— **Je le ferai ! répondit la jeune femme.**

Et elle se mit toute nue, elle alla s'agenouiller sur les marches de la croix du carrefour, et, au même moment, la pluie, le vent, le tonnerre, se déchaînèrent et firent rage. C'était effrayant ! Bientôt arriva un cheval blanc, au triple galop, et en hennissant. Il s'arrêta devant la croix : la jeune femme frappa un petit coup avec la main sur son front, et dit : « Seras-tu époux ? » Et le cheval partit. Un taureau arriva après lui, avec un vacarme terrible. Il s'arrêta aussi devant la croix, et la jeune femme lui frappa sur le front, en disant : « Seras-tu frère ? » et il partit aussitôt.

La pluie, le vent, le tonnerre, les éclairs allaient toujours croissant. La vache noire arriva alors, en beuglant et en faisant un vacarme d'enfer ; la terre en tremblait. « Seras-tu mère ? » dit la jeune femme, en lui frappant un petit coup sur le front ; et elle partit aussi, comme le cheval blanc et le taureau.



Alors, la pluie, le vent et le tonnerre cessèrent et le ciel devint clair et serein. Un carrosse doré descendit du ciel, auprès de la jeune femme. Son mari en sortit, lui donna des vêtements pour s'habiller, et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, en pleurant de joie.

— **Tu nous a délivrés, moi, mon frère et ma mère, s'écria l'homme à la marmite, car le cheval blanc, c'était moi ; le taureau, c'était mon frère, et la vache noire, ma mère ! Tous les trois nous étions retenus sous un charme, depuis bien longtemps ; mais, nos peines sont maintenant terminées, et je n'irai plus dans ma marmite. Mon frère possède un château d'or, et il vous le donne, pour vous remercier de ce que vous avez fait pour nous, et nous y vivrons, à présent, heureux et tranquilles.**

Alors, il y eut un beau banquet, vous pouvez bien le croire !

Si j'avais pu m'y trouver aussi, j'aurais mieux soupé, je pense, que je ne le fais à la maison, où j'ai pour régal ordinaire des patates frites avec des pommes de terre !

Conté par Barba Tassel, à Plouaret, décembre 1868.

1. Pardon : pèlerinage religieux organisé.

2. Aire-neuve : fête où l'on dansait.